



Séminaire « Soutenabilités »

« La modélisation peut-elle nous prémunir de l'insoutenable ? »

Podcast n° 1 :

Les modèles, ce qu'ils sont, d'où ils viennent et ce qu'ils font

Point de vue, Alexandre Monnin, Diego Landivar et Emmanuel Bonnet

Alexandre Monnin est enseignant-chercheur au Groupe ESC Clermont BS en stratégie numérique et design et Directeur scientifique d'Origens Medialab. Il dirige également le Master of Science « Strategy and Design for the Anthropocene » (ESC Clermont BS/Strate École de Design Lyon). Docteur en philosophie (Paris 1 Panthéon-Sorbonne), sa thèse a porté sur la philosophie du Web. Anciennement chercheur à l'Inria (2014-2017) et responsable recherche Web à l'Institut de Recherche et d'Innovation du Centre Pompidou (2010-2013), il est également membre du réseau d'experts de la mission Etalab depuis 2013, du GDS Ecoinfo (CNRS) depuis 2018, et du GDR Internet et Société (CNRS) depuis 2019.

Diego Landivar est enseignant-chercheur au Groupe ESC Clermont BS et directeur / cofondateur d'Origens Media Lab. Ancien élève normalien (ENS Cachan), Docteur en Sciences Économiques (CERDI-CNRS). Ses travaux portent sur les reconfigurations ontologiques. Ses publications portent sur le droit de la nature et des non-humains, le statut des objets techniques, les controverses, l'Anthropocène ou encore les ontologies territoriales.

Emmanuel Bonnet est enseignant-chercheur à l'ESC Clermont Business School et est membre d'Origens Medialab. Ses recherches portent principalement sur les dynamiques collectives d'apprentissage dans des situations indéterminées : des situations de trouble et de désorientation, dans lesquelles les acteurs ne savent pas ce qu'ils ont à faire et à apprendre. Il développe actuellement un projet de recherche portant sur la « redirection écologique » des apprentissages, des pratiques et des infrastructures, du « monde organisé » dans l'Anthropocène.

Entretien réalisé par Julien Bueb et Carole Cocault

Vous êtes issus de trois champs disciplinaires distincts : avez-vous une conception différente des modèles ? Qu'est-ce qui les relie, qu'est-ce qui les distingue ? Dans vos travaux communs notamment à l'Origens Media Lab, vous utilisez la notion de design, pourriez-vous nous en dire plus ?

En effet, nous sommes tous trois issus de champs différents : l'économie (Diego Landivar), la gestion (Emmanuel Bonnet) et la philosophie (Alexandre Monnin). Les modèles n'y occupent pas la même place ni la même fonction. L'enjeu de leur performativité par exemple, c'est-à-dire des effets qu'ils produisent ou de leur capacité à conformer la réalité qu'ils sont censés décrire à leurs attendus, fait débat en économie alors qu'elle est volontiers revendiquée en gestion. Quant à la philosophie, elle appréhende surtout la modélisation d'un point de vue épistémologique, en analysant les caractéristiques des différents types de modèles dans leur variété pour comprendre leurs spécificités et aider à les évaluer. Pour ajouter à la complexité de la situation, on nomme « modèle », en logique, la réalité et non ce qui la décrit...

Nous nous tournons vers le design au sein d'Origens Medialab et par extension, dans la formation que nous pilotons, le Master of Science « Strategy and design for the Anthropocene », pour plusieurs raisons. Une raison stratégique tout d'abord. Nous ne considérons nullement que le design détient toutes les réponses aux enjeux actuels. Cependant, il permet de convoquer tout un ensemble de méthodes, de l'enquête de terrain, avec l'ethnographie, au travail plus formel, au moyen de la représentation picturale ou cartographique, en passant par le renouvellement des approches prospectives avec le design fiction. En un sens, il est tout à fait possible d'assimiler le design contemporain à une pluri-discipline capable d'associer la physique, les sciences du climat ou du système-Terre, la géologie, les sciences sociales, l'économie, *etc.*, au plan de l'enquête et de la réflexion, tout en renouvelant, par le souci de la forme qui est le sien, leurs modes de représentations.

C'est aussi, ne l'oublions pas, une discipline de l'artificielle au sens d'Herbert Simon, le prix Nobel d'économie dont les travaux sont à la racine de bien des approches dans les domaines de l'ingénierie, du design et du management. Cette source commune est importante pour comprendre ce que nous appelons le « monde organisé », soit le monde des organisations industrielles, pilotées au moyen du management et dont les productions ont été esthétisées par le design. Cette expression nous sert aussi à cerner le présupposé selon lequel nous vivons dans un monde principalement constitué d'organisations qui relient toutes les entités dans des réseaux. Le monde devient ainsi une sorte de « méta-organisation » dont l'advenue aura été la cause, historiquement, du déclenchement de l'Anthropocène.

En quoi le design nous permet-il, au moins partiellement, de nous projeter vers un monde à la hauteur des enjeux de l'Anthropocène ?

C'est précisément en mettant l'accent sur la projection que le design nous permet de mettre le doigt sur un point fondamental qui a trait, précisément, à l'entrée dans l'Anthropocène. L'anthropologie du « projet », dont le design signe l'expression la plus pure en proposant des méthodologies destinées à en assurer un pilotage efficient, renvoie à une préoccupation constante de cette discipline, à savoir le souci d'améliorer l'habitabilité du monde en ouvrant sans cesse de nouveaux possibles. Cette inflation du possible, sous les traits notamment de l'innovation, est censée résoudre tous les problèmes, y compris les crises les plus graves.

Elle entre d'ailleurs en résonance avec les approches qui tiennent les organisations pour des facteurs de stabilisation d'un monde tenu pour chaotique et désorganisé. On trouverait ainsi d'un côté des organisations, censées rendre le monde plus stable et plus habitable pour les humains et de l'autre un monde en proie au désordre et au chaos généralisés. Or, l'Holocène, loin d'être un paradis sur Terre, était néanmoins une époque extrêmement stable d'un point

de vue géologique et climatique au regard du temps long. Force est de constater que la volonté d'améliorer le monde en le soumettant à un principe à la fois anthropocentré et culturellement situé, depuis les révolutions scientifiques et industrielles des XVII^e et XVIII^e, a eu la conséquence inverse de celle escomptée, à savoir l'entrée dans une nouvelle époque géologique marquée par une déstabilisation complète des conditions d'habitabilité sur Terre.

L'enjeu, désormais ne saurait être de continuer à penser en termes de problèmes à résoudre (un biais propre à la fois au design, au management et à l'ingénierie). Une nouvelle époque géologique n'est pas un problème mais tout à fait autre chose. La difficulté qui se pose à nous est donc la suivante : nous sommes devenus collectivement dépendant d'organisations, de modèles (économiques, managériaux, etc.) et d'infrastructures qui sont à l'origine du franchissement des limites planétaires auquel nous assistons. D'un autre côté, il est impossible, en l'état, de les abandonner. *La subsistance de l'humanité dépend à très court terme de cela-même qui menace sa survie à moyen terme.* Ce paradoxe apparent n'en n'est pas un. Par contre, il requiert de repenser en profondeur les modalités de notre action pour obvier à ces perspectives. Dès lors, la question de l'héritage devient centrale : comment, en effet, hériter de ces organisations, modèles et infrastructures tout en assurant leur atterrissage progressif, soit, d'un même geste, leur désaffectation/réaffectation ? Il s'agit désormais de les considérer comme des « communs négatifs »¹ (Alexandre Monnin) et d'inventer les « protocoles de renoncement »² (Diego Landivar) qui nous permettront de rester en deçà des limites planétaires. Cela suppose de ne pas dissocier des préoccupations hautement techniques et pleinement politiques.

Ajoutons, pour rester sur la question des modèles et de la projection, qu'il s'agit moins, désormais, de projeter que de « dé-projeter » afin de renverser la logique anthropocentrée et hors-sol du projet, des organisations, du management, etc., qui a prévalu jusqu'ici. Dé-projeter³ cela signifie avant tout comprendre que le monde n'est pas rendu habitable en vertu de la seule activité humaine, bien au contraire⁴. L'activité de « fabrication d'un monde » (*world-making*), au sens où l'entend l'anthropologue Anna Tsing⁵, dépasse les capacités humaines. Elle est assurée par une kyrielle d'acteurs auxquels il faut désormais faire de davantage de place. Il s'agit donc d'en retrancher sur ce « projet » qui s'est imposé à tou.s.tes, humains comme non-humains.

C'est également la raison pour laquelle nous ne convoquons pas les approches centrées sur les systèmes complexes : la réalité est déjà cybernétique (faite de boucle rétroactions informées par le recueil de données) car la fusion entre la pensée organique et la technologie a été actée depuis longtemps, y compris du point de vue des organisations et du management. En ce sens, les modèles complexes, bien qu'ils intègrent toujours plus d'acteurs et de dimensions, n'effectuent pas le saut qualitatif exigé : les modélisateurs ou plutôt les décideurs

¹ Sur ce point, voir la définition qu'en donnent Alexandre Monnin et Lionel Maurel dans le Glossaire des communs : <https://politiquesdescommuns.cc/glossaire/#communnegatif>

² Voir par exemple la série de deux vidéos consacrées par Diego Landivar à cette question : [Les protocoles de renoncement - Anthropologie du projet](#) et [Les protocoles de renoncement - Redirection écologique des organisations](#).

³ Bonnet, Emmanuel, Diego Landivar, Alexandre Monnin, et Laurence Allard. « Le design, une cosmologie sans monde face à l'Anthropocène ». *Sciences du Design* n° 10, n° 2 (2019): 97-104 ; Monnin, Alexandre, et Laurence Allard. « Ce que le design a fait à l'Anthropocène, ce que l'Anthropocène fait au design ». *Sciences du Design* n° 11, n° 1 (4 juin 2020): 21-31 ; Gourlet, Pauline. « Vers une approche développementale du design ». *Sciences du Design* n° 11, n° 1 (4 juin 2020): 124-33. Cf. aussi Emmanuel Bonnet « [Dé-projeter le monde. Quel avenir du design dans l'Anthropocène](#) » Séminaire « Anthropocène et capitalisme : sortir de l'économisme par le design ? », 30 avril 2020.

⁴ Le designer australien Tony Fry qualifie parle à cet égard de « défuturation », pour qualifier nombre de nos activités contemporaines, y compris le design dans sa déclinaison professionnelle. Le mot « défuturation » renvoie ici à ce qui prive l'espèce humaine de futur viable, cf. Fry, Tony. *Design Futuring: Sustainability, Ethics and New Practice*. English Ed. Oxford ; New York: Berg Publishers, 2008.

⁵ Tsing, Anna Lowenhaupt. *The Mushroom at the End of the World - On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*. Princeton: Princeton University Press, 2015.

qui s'appuient sur leurs travaux, disposent d'un système paramétrable en guise de support de leur action. L'anthropocentrisme (voir l'orgocentrisme) y atteint un stade de raffinement sans égal mais aucune ligne de fuite dépassant cette perspective ne se dégage cependant.

Soyons clair, toutes ces considérations n'excluent pas de planifier une redirection écologique ni ne requièrent d'agir à vue, ce qui n'aurait aucun sens. Simplement, on peut considérer que nous sommes collectivement entrés dans un temps que le philosophe Giorgio Agamben⁶ nomme, à la suite de l'apôtre Paul, le *kairos*. Un temps paradoxal, compressé, où l'on ne peut sans doute plus semer pour récolter plus tard le fruit de ses (bonnes) actions, à l'instar de ce que nous promettait la transition écologique. Désormais, il est convenu que les conséquences des actions destinées à enrayer le cours de la dégradation continue de nos conditions des vies communes soient internalisées dans l'action elle-même⁷. Désaffecter/réaffecter cela signifie avant tout contribuer à l'atterrissage dans le présent tout en ouvrant, ce faisant, de nouvelles prises pour agir. En somme, l'atterrissage ne peut-être que progressif, par paliers ; une action à entreprendre dans l'immédiat qui n'a pas vocations à être reportée car, comme l'écrivait le philosophe Jacob Taubes, *le temps presse*⁸.

Quel rapport entre design et fiction ?

Le projet Closing Worlds⁹ articule en effet fiction et réalité. En apparence, il ressortit au domaine de la fiction car son *business model* tient en peu de mots et peut à première vue surprendre : « nous demandons aux entreprises qu'elles nous financent pour les fermer »¹⁰. Mais derrière cette boutade, il s'agit de déterminer qui, au juste, fictionne. Nous partons d'un constat qui repose à la fois sur les publications et modélisations scientifiques les plus récentes mais aussi sur des enquêtes de terrain auprès des entreprises et des collectivités afin de mesurer les effets de l'irruption de l'Anthropocène en leur sein et la manière dont cette époque nouvelle aboutit inmanquablement à faire dévier leurs trajectoires. Dès lors, nos propositions semblent fictionnelles mais c'est bien au regard des attendus du monde organisé et du *business as usual*.

Or, ce monde organisé n'en n'est pas un au sens où il ne peut continuer à subsister très longtemps. Raison pour laquelle nous le qualifions « d'acosmie », c'est-à-dire une perte du monde. La fiction ici tient à cet horizon hors-sol mais aussi à des schèmes d'action et de pensée (ce que le philosophe Gilles Deleuze appelle des « clichés » dans *L'image-temps*) orientés sur l'ouverture, l'émergence infinie de possibles, en partie reliée à la créativité humaine comme capacité de dépassement, voire d'émancipation des contraintes. L'enjeu, dès lors, consiste non pas à s'émanciper du monde mais des clichés en se confrontant à ce qui paraît « intolérable » (du point de vue de ces schémas d'action dominants) en basculant de la fiction comme possible inépuisable à l'épuisement du possible. Il s'agit d'opposer à la fiction fondée sur les clichés du *business as usual* hors-sol une meilleure fiction, à la fois entée sur des acquis scientifiques et émancipée des clichés que sont l'innovation, le techno solutionnisme, le développement durable, la croissance verte, la RSE, etc. Tous les clichés qui maintiennent en vie la mauvaise fiction.

⁶ Agamben, Giorgio. *Le temps qui reste : Un commentaire de l'Épître aux Romains*. Traduit par Judith Revel. Rivages, 2017.

⁷ Bien qu'elle en diffère cette position se rapproche des conclusions de l'enquête d'Agamben dans *Karman*, cf. Agamben, Giorgio. *Karman*. Traduit par Joël Gayraud. Le Seuil, 2018.

⁸ Taubes, Jacob. *Le Temps presse. Du culte à la culture*. Paris: Le Seuil, 2009. Le délai est d'ailleurs devenu une figure sur laquelle les chercheurs se sont récemment penché tant son usage devient problématique, cf. Lamb, William F., Giulio Mattioli, Sebastian Levi, J. Timmons Roberts, Stuart Capstick, Felix Creutzig, Jan C. Minx, Finn Müller-Hansen, Trevor Culhane, et Julia K. Steinberger. « Discourses of Climate Delay ». *Global Sustainability* 3 (ed 2020). <https://doi.org/10.1017/sus.2020.13>.

⁹ <https://origensmedialab.org/closing-worlds/>

¹⁰ <https://usbeketrica.com/article/il-faut-renoncer-aux-futurs-deja-obsolètes>

En définitive, la fiction ne saurait se mesurer à l'aune de son degré d'irréalité, elle devient un outil d'exploration de la réalité elle-même, au-delà de l'opposition habituelle vis-à-vis du monde réel ou de la science (sans tomber non plus dans d'autres clichés, ceux de la science-fiction !). Nous avons d'ailleurs beaucoup travaillé au cours des deux dernières années avec un artiste, aujourd'hui décédé, Rémy Piaseczny, connu sous le pseudonyme « Djtal Humain »¹¹. Toute son œuvre visait à faire entendre, *sous* les clichés (et non pas *derrière* les clichés : les voies/voix subalternes et vernaculaires étaient celles qu'il donnait à suivre et à entendre), une autre réalité, à laquelle il conférait le nom de « subréalité »¹². Nous partageons avec lui l'idée qu'il est essentiel d'accomplir un travail de réappropriation lexical et sémantique, ce qui nous amène à parler de « destauration », « de désinnovation », « de désincubation », *etc.*

Par ailleurs, la pierre de touche de ce travail fictionnel tient avant tout à la réception de nos propositions : de la part de responsables d'organisations, de collectivités mais aussi d'étudiants, car nous ouvrons à la rentrée une formation visant à former les profils qui devront penser et accomplir la redirection écologique des organisations et des territoires. Pour ces derniers, il s'agira moins d'élaborer des scénarios que de produire des leviers là où ils font défaut et qui devront néanmoins percoler avec des besoins clairement identifiés. Qui plus est, cette formation a été accrédité par la conférence des grandes écoles, portée par deux institutions, l'ESC Clermont BS et Strate École de Design Lyon, une vingtaine d'organisations et d'institutions, *etc.* Elle répond donc à une vraie demande qui échappe encore au radar des politiques menées à l'échelon national. L'écho est en revanche très fort au niveau des territoires.

Enfin, au plan stratégique, un échange récent avec un spécialiste de la RSE montre que la critique que nous adressons à la RSE mais aussi au développement durable, *etc.*, a vocation à être instrumentalisée : elle n'est pas stigmatisante. Elle doit au contraire permettre à ces acteurs d'aller plus loin et ce sera également notre cas à mesure qu'ils nous rattraperont sur le chemin de la redirection. L'impensable (au sens propre du terme) doit remplacer les clichés.

Nous faisons face à des enjeux systémiques sans précédent. Face à la paralysie de la situation, vous travaillez sur la place des « clichés » que vous venez de mentionner. À quoi cela fait-il référence ? Est-ce en lien avec la conception de modèles, l'ancrage dans des paradigmes ? Pouvez-vous illustrer vos propos avec la réflexion que vous développez pour les entreprises, l'orientation de leur stratégie ?

L'enjeu que dont nous avons commencé à discuter ne tient plus seulement au fait de sortir de l'anthropocentrisme. Autrement dit et classiquement, de tenter de décentrer les représentations humaines projetées sur le monde. Si cet enjeu demeure, nous pensons qu'avec l'Anthropocène la difficulté s'entend davantage en résonance avec le fait de se confronter à un monde « intolérable », ce qu'Anna Tsing appelle un monde en ruine. La cosmologie si particulière (car acosmique) du monde organisé repose sur les clichés évoqués précédemment. Or, se confronter au monde en déstabilisant ces clichés suppose de ne plus considérer les organisations comme les entités à même de faire tenir le monde au sein duquel nous (et d'autres êtres « plus qu'humains ») vivons.

La question, dès lors, touche moins aux humains qu'à la centralité des organisations. Si l'on s'en tient au monde organisé, comme nous l'avons montré, tout se présente comme un problème à résoudre du point de vue d'organisations dont le périmètre s'étend indéfiniment. Félix Guattari ne parlait pas de « monde organisé » mais de « capitalisme mondial intégré », auquel aucune activité humaine (et nous ajoutons, non-humaine) n'échappe. Il s'agissait, pour Guattari, non seulement d'une capture des entités du monde, d'une expansion coloniale de

¹¹ https://www.instagram.com/djtal_humain/

¹² Wat Man et Djtal Humain, « MANIFESTE SUBRÉALISTE 0.1 », 23 octobre 2017.

« toutes les surfaces de la planète » mais aussi et surtout d'un « surcodage » et d'un contrôle au moyen de « régimes sémiotiques » proches de ce que nous appelons des clichés.

Or, l'emprise de ces régimes est bien plus forte que celle des systèmes de production. Il ne s'agit pas ou plus de s'émanciper du monde mais de résister et de renoncer aux clichés sur lesquels repose le monde organisé. Un cliché, soulignait Deleuze, tire sa fonction du fait de nous protéger de l'intolérable, de conserver du possible lorsqu'il n'y a plus de possibles, d'orienter au moyen d'un projet mobilisateur quand bien même nous serions paralysés... Ce qu'apprend à ne plus voir les clichés, c'est la perception d'un « monde en ruine ». Non pas la ruine d'une infrastructure passée, la ruine romantique et pittoresque, mais la ruine comme devenir-inhabitable du monde. Un monde sans consistance dans lequel les êtres ne parviennent plus à subsister. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'affirmation de Tsing selon qui les ruines sont devenues « notre maison commune » sans « promesse de stabilité ». Voilà ce qui est intolérable et à quoi nous devons nous confronter.

Cette démarche d'apprentissage est très différente de celle promue par les théories critiques, surtout celles qui portent sur les organisations et le management. En se confrontant à l'épuisement du possible, on épuise aussi l'émancipation, qu'elle soit spectaculaire, à l'échelle macro, ou se situe au contraire au niveau de nos micro-pratiques quotidiennes. Cette démarche « post-critique » ne saurait se satisfaire de substituer un autre monde au monde dont nous héritons ou d'autres organisations (plus adaptées, plus humaines, toujours plus... quelque chose) au modèle de la firme classique. Pas d'émancipation ni de substitution mais plutôt l'épreuve d'un trouble associé à un renoncement. C'est toute la limite de certains travaux en design critique, par exemple ceux de Dunne et Raby, qui « spéculent sur la façon dont les choses pourraient être » afin de faire émerger des alternatives au *business as usual*. Il ne s'agit plus d'ajouter des projets ni d'ouvrir des possibles mais de retrancher les premiers et de fermer les seconds. Ne pas s'en tenir à la critique, se confronter au monde en ruine, à l'épuisement du possible, c'est aussi ce qui va doit nous permettre de re-faire de la stratégie. « Re-faire » ne veut pas dire ici qu'avant il y avait une *bonne stratégie* qu'il s'agirait de reprendre ou de réactiver.

Le fait est qu'actuellement, et en partie pour les raisons que venons d'évoquer, nous sommes plutôt pris dans ce que Philippe Baumard appelle un « vide stratégique ». La meilleure illustration en est donnée par cela-même que de nombreuses organisations (ou *Business Schools* !) appellent « stratégie » : à savoir une *tactique* d'adaptation à ce qu'elles perçoivent comme étant « leur » environnement. Précisons ici que l'environnement en question n'est pas celui des écologues mais des marchés, des concurrents, des risques liés à la pollution, des « externalités négatives » qui menacent la légitimité sociale et environnementale des organisations... La métaphore de l'organisme (vivant) est très ancienne dans la stratégie d'entreprise mais relève plutôt de tactiques adaptatives locales ou globales, à l'échelle d'une *supply chain* par exemple, toujours plus flexibles mais intégrées. Or, cet usage métaphorique nous empêche tout simplement de penser une véritable stratégie pour les organisations dans l'Anthropocène, autrement dit, de se confronter à la réalité du monde et non de leur « environnement ».

Si nous devons choisir un exemple-type pour illustrer cette situation, ce serait celui d'une station de ski. Pas la « station de ski fantôme » mais celle qui demeure en activité, une station de haute altitude, à l'instar de Tignes. Toutes les organisations, aujourd'hui, sont des « Tignes » qui dissimulent un processus de ruine. Les premiers résultats d'images sur Google en sont la parfaite illustration ! Il y a un « devenir-ruine » de toute organisation quelle qu'elle soit dans l'Anthropocène. La première étape pour « re-faire » de la stratégie consiste donc à apprendre à voir Tignes comme participant d'un monde en ruine. Ce n'est pas se projeter dans un avenir incertain que de poser un tel constat.

Vous avez lancé au sein d'Origens Media Lab l'initiative *Closing World* début 2017 dont le but est de « fermer », ou faire « atterrir » d'après les propos de Bruno Latour, des organisations (entreprises, collectivités publiques, etc.). Qu'est-ce que cela signifie pour elle ?

Une des questions essentielles que les secteurs industriels et le monde organisé nous pose est celle de savoir comment rediriger, concrètement, les firmes/entreprises/organisations. C'est une interrogation somme toute très simple mais elle n'en est pas moins centrale à nos yeux. Un des défauts persistant de la RSE est qu'elle a été pensée, conceptualisée et déployée par des cohortes de managers ou de gestionnaires. Alors qu'elles auraient pu faire entrer, au sens Latourien (Bruno Latour) ou Serrien (Michel Serres) du terme, la nature et les non humains dans la vie des organisations, elles n'ont fait qu'installer des ontologies très réductionnistes, incapables d'opérer une traduction des problèmes écologiques ou climatiques. Nous pensons au contraire qu'il est temps de faire entrer de plein pied la terre, les ouragans, les virus ou les sécheresses au cœur des organisations. Et d'ailleurs, ils y entrent déjà tous seuls (songeons seulement aux stations de ski, aux compagnies pétrolières ou au secteur touristique...). À ce titre, il est intéressant de noter que le monde de l'entreprise évoque souvent le concept de « climat des affaires » pour parler de cette enveloppe environnant l'organisation, capable de maintenir un cadre propice à l'activité entrepreneuriale. Il n'y a pas meilleure manière d'assumer pleinement la dimension ontologique et performative que cette vision réductrice d'un monde ramené à une somme d'organisations.

La RSE a ainsi produit une nouvelle modélisation du monde, réductionniste dans sa manière de nommer, qualifier ou catégoriser les entités. La RSE a d'ailleurs échoué à stabiliser tous ses concepts endogènes : une responsabilité se perd dans les méandres de considérations pseudo philosophiques, le social y est défini de manière très légère quand bien même que la sociologie française serait-elle avant-gardiste sur ce plan-là depuis des décennies, sans parler de l'ontologie de l'entreprise ou de l'organisation qui reste balbutiante dans les sciences de gestion (à part quelques auteurs qui s'en vont d'ailleurs puiser dans le corpus des enquêtes ethnographiques, anthropologiques ou philosophiques pour nourrir leur réflexion sur la nature par exemple). Au final, la RSE accouche d'une souris mal modélisée, bancal sur le terrain du droit comme sur le terrain conceptuel qui n'arrive pas non plus à générer des outils appliqués. Il faut donc mettre les mains dans le cambouis en s'efforçant le plus possible de respecter fidèlement le diagnostic climatique et le fait que le monde organisé est en plein désarroi, voire perdu, face à l'Anthropocène, ne parvenant ni à le penser ni à le modéliser. C'est pourquoi nous mettons en place une ingénierie de la fermeture pour pallier l'ensemble de ces manques.